



**PAMPHLETS POLITIQUES**

Gerrard Winstanley

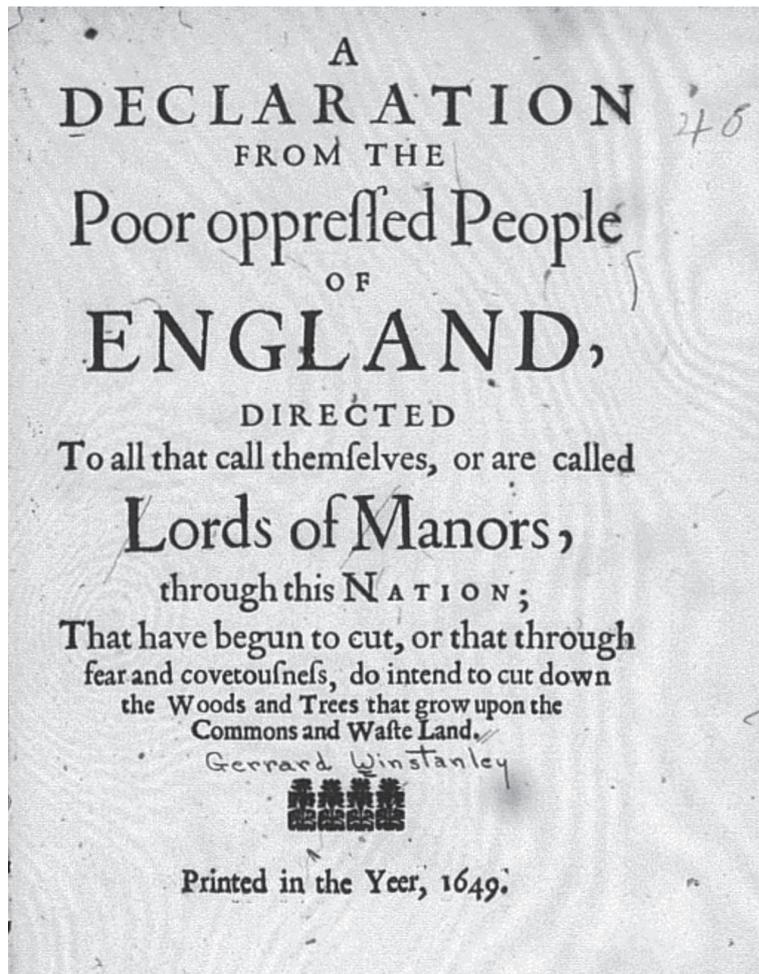
**PAMPHLETS POLITIQUES**

*Traduits & présentés par  
Laurent Curelly & Mickaël Popelard*

**Z**  
**S**

2023  
ZONES SENSIBLES  
*Pactum serva*

## INTRODUCTION



San Francisco, quartier de Haight Ashbury, automne 1966. Alors qu'émergent et s'épanouissent aux États-Unis de multiples formes d'expression contestataire, une troupe d'artistes issus du théâtre avant-gardiste s'approprié la rue et la transforme en espace scénique. Ces comédiens amateurs, adeptes de l'agit-prop et du « théâtre guérilla », se font appeler « Diggers », revendiquant de ce fait une filiation qui les unirait à d'autres « Bêcheurs », ou « Piocheurs » (c'est ainsi que l'on peut traduire le terme *diggers* en français), ceux qui virent le jour en Angleterre au mitan du XVII<sup>e</sup> siècle et qui font l'objet de cet ouvrage. L'agitation culturelle que pratiquent ces *California Diggers* s'accompagne de revendications politiques et sociales, dont les mots d'ordre sont le rejet du consumérisme et du mercantilisme sous toutes ses formes, ainsi que l'adoption de la gratuité pour tous. Les transactions monétaires devaient laisser la place à l'accès gratuit aux soins, au logement, à la nourriture et, bien sûr, à la culture. L'activisme des *California Diggers* rencontra un franc succès puisque le quartier accueillit un grand nombre de nouveaux résidents. Mais, ironie du sort, les Diggers de San Francisco souffrirent de la marchandisation de la contre-culture américaine, hippies en tête, et le mouvement s'étiola, puis disparut en 1968<sup>1</sup>.

Wigan, Angleterre, septembre 2020. Cette ville des Midlands, à égale distance de Manchester et de Liverpool, aurait dû accueillir la dixième édition du *Wigan Diggers' Festival*, mais en raison de la pandémie de Covid-19 la

1. Sur les Diggers californiens on pourra consulter l'ouvrage d'Alice Gaillard, *Les Diggers. Révolution et contre-culture à San Francisco (1966-1968)*, Montreuil, L'Échappée, 2014.

manifestation fut annulée, et la ville natale de Gerrard Winstanley, le dirigeant le plus connu des Diggers anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, ne put célébrer l'anniversaire du festival. L'édition précédente avait donné lieu à une grande fête populaire avec musique, conférence, lecture de poésie et reconstitution historique. Autour de sa cinquantaine de stands, elle avait rassemblé des représentants de syndicats de travailleurs et de partis politiques situés à la gauche de la gauche de l'échiquier partisan britannique.

Le capitaine Gladman, que le Conseil d'État, organe exécutif de la République d'Angleterre nouvellement instituée, avait envoyé mesurer la dangerosité des Diggers au printemps 1649, écrivit dans son rapport que l'affaire ne valait assurément pas le déplacement. Pouvait-il imaginer alors que ceux qui, pendant une grosse année, occupèrent les terres communales de St George's Hill, puis de Cobham Heath, dans le Surrey, à proximité de Londres, jouiraient d'une si longue postérité et qu'ils donneraient lieu à diverses formes d'appropriation ? Au-delà de leurs différences et par-delà les années, les hippies californiens comme les festivaliers de Wigan semblent avoir trouvé chez Gerrard Winstanley et ses amis une prédilection pour une forme de communisme qui leur agréait et, partant, une légitimation de leurs théories et de leurs pratiques politiques. La pensée comme les actes des Diggers étaient subversifs dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle. Les membres de la petite colonie agraire du Surrey, il est vrai, enfreignaient la loi et défiaient l'ordre établi, aussi des poursuites furent-elles engagées contre eux – ce qui fit dire à Winstanley, dans une lettre adressée au Général Fairfax, général en chef de l'armée et supérieur hiérarchique du capitaine Gladman : « Il semblerait que le pays tout entier parle de nous, qui bêchons les communaux de St George's Hill. Certains nous soutiennent, d'autres nous condamnent. » (*Lettre à Lord Fairfax*, ici p. 55).

Hyperbole ? Peut-être les Diggers souhaitaient-ils en effet occuper l'espace médiatique comme ils s'étaient accaparés les terres de St George's Hill. Les journaux de l'époque se firent l'écho de l'affaire, et il n'est pas impossible que l'information soit finalement devenue virale. Toujours est-il qu'elle disparut aussi vite qu'elle avait surgi. Il n'est pas à exclure, toutefois, que les autorités de la République aient pris au sérieux cette menace que représentaient les Diggers alors que les îles Britanniques étaient en proie à de graves troubles politiques.

L'exécution du roi Charles 1<sup>er</sup> et l'instauration de la République – le *Commonwealth* – n'avaient pas permis, tant s'en fallait, de rétablir l'ordre en cette année 1649.

L'objet du présent ouvrage, et des traductions de pamphlets rédigés par les Diggers qui en constituent la moelle, est de faire connaître aux lecteurs francophones un mouvement et une pensée d'une grande originalité qui se déployèrent pendant une période parmi les plus fécondes de l'histoire britannique. Les textes traduits dans le présent livre ont été choisis parce qu'ils reflètent les relations des Diggers avec leur environnement proche (les propriétaires terriens et les autorités judiciaires du Surrey) ou plus lointain (le parlement, l'armée et le gouvernement de la République). Ils mettent donc en évidence les dynamiques et les lignes de faille qui parcourent la société britannique du milieu du XVII<sup>e</sup> siècle.

#### **Les Diggers, l'occupation des communaux et la question de la propriété**

St George's Hill, paroisse de Walton-upon-Thames dans le Surrey, 1<sup>er</sup> avril 1649. Un petit groupe de personnes, d'abord estimées à cinq puis rapidement rejointes par de nouveaux compagnons, dont Gerrard Winstanley, prit possession des communaux, ces terres dévolues à l'usage commun des habitants de la localité. Selon un rapport envoyé au Conseil d'État de la République par Henry Sanders, *yeoman* (paysan propriétaire de son lopin de terre) et agent du comté de comté du Surrey, les « squatteurs », bientôt surnommés « Diggers », étaient occupés à y « planter des panais, des carottes et des fèves », en d'autres termes, ils cultivaient la terre pour pourvoir à leurs propres besoins alimentaires et à ceux de leur famille. On estime à une centaine le nombre d'occupants des communaux de St George's Hill. Un des pamphlets rédigés à ce moment de la brève aventure des Diggers, *Déclaration du pauvre peuple opprimé d'Angleterre* (p. 43), comporte quarante-cinq signatures d'hommes, mais l'on sait que les Diggers étaient accompagnés de leurs épouses et de leurs enfants.

À cette occupation sauvage de ces communaux, l'on peut trouver plusieurs explications. Tout d'abord, l'Angleterre des années 1640 connut une grave crise économique, laquelle accrût la pauvreté et, dans certaines régions, provoqua même des épisodes de disette. Une inflation continue, conjuguée à plusieurs mauvaises récoltes consécutives et aux ravages dus à

deux guerres civiles particulièrement meurtrières, poussa vers la mendicité nombre de petits fermiers et d'ouvriers agricoles. Les Diggers étaient en premier lieu des gens du cru, même si leurs rangs furent étoffés par des citadins, singulièrement des Londoniens issus de sectes religieuses radicales – nous reviendrons un peu plus loin sur la question religieuse. Winstanley était à la fois membre de la communauté de Walton-upon-Thames et *outsider*. Natif du Lancashire, il s'établit à Londres après avoir accompli son apprentissage dans le négoce du textile. Le milieu des apprentis londonien était particulièrement remuant, et les germes de l'opposition à l'ordre établi devaient y éclore dans les années 1630 et 1640. Marchand drapier, Winstanley ouvrit son propre commerce, mais la faillite de son entreprise en 1643 le conduisit à s'installer à Cobham, à proximité de St George's Hill, épice de l'aventure des Diggers. Ses beaux-parents y possédaient quelques terres. On peut donc imaginer que son choix de résidence fut guidé par des considérations pratiques. Winstanley appartenait à cette petite classe moyenne (*middling sorts*) dont les conditions de vie n'étaient pas particulièrement précaires, mais dont les revers de fortune pouvaient entraîner une paupérisation. Le terreau de la contestation était fertile.

Le paysage agricole anglais se trouvait en outre bouleversé par le développement des *enclosures*, ou terres encloses. Les communaux, traditionnellement libres d'accès pour les paysans les plus pauvres, se raréfiaient au profit de propriétés privées. Des haies étaient érigées qui rendaient désormais infranchissables des terres ayant naguère permis aux plus infortunés des ruraux de pratiquer une culture de subsistance à défaut de leur assurer un revenu régulier. Le pays connut des émeutes liées à l'essor des *enclosures*. C'est à la faveur de l'une d'elles, qui eut lieu dans les Midlands en 1607, que le terme *Levellers* («Niveleurs») fut forgé, en référence aux paysans à qui l'on reprochait d'araser les clôtures. Le potentiel métaphorique de l'arasement ou du nivellement était déjà présent, et il s'exprima avec force pendant les guerres civiles anglaises où le mot revêtit l'habit de l'offense. La mise en question de l'ordre établi par les «sectes radicales»<sup>2</sup>, quand bien même elle n'était pas directement liée à la terre, était perçue comme le fait de

2. Le terme «sectes» – *sects* en anglais – signifie ici «groupes». Ce sont des groupes «radicaux», au sens où ils sont issus des marges fertiles et ressortissent à une culture de la dissidence.

Niveleurs, qu'on avait beau jeu de fustiger. Les Diggers, d'ailleurs, ne rechignèrent pas à se faire appeler «vrais Niveleurs» – *True Levellers*. L'insulte portée contre les Niveleurs de tout poil ne doit cependant pas masquer la réalité des *enclosures*, qui aggravèrent la crise de la fin des années 1640. De plus en plus de terres communales passèrent ainsi entre les mains de propriétaires privés au gré de l'attribution d'anciens titres de possession à des héritiers revendiqués. Malgré une recomposition du paysage agricole qui devait s'achever au XIX<sup>e</sup> siècle, les anciennes structures féodales de l'Angleterre étaient encore bel et bien présentes dans les campagnes. Nous en donnons ici un aperçu tant elles imprègnent les écrits de Winstanley et des Diggers.

La conquête normande de 1066 modifia durablement le paysage agricole de l'Angleterre. Celui-ci se construisit autour de domaines – des manoirs – administrés par un seigneur. Guillaume le Conquérant avait favorisé l'essor de cette aristocratie foncière en distribuant les terres conquises à ses lieutenants. Winstanley n'a de cesse de condamner dans ses écrits ce découpage qu'il considérait comme une spoliation par l'envahisseur normand des terres et des libertés des Anglais. L'invasion normande était, selon lui, le péché originel qui encouragea le développement de la propriété privée et donna corps aux rapports de domination entre les possédants et le peuple, en particulier le petit peuple qui n'avait pour survivre que sa force de travail et dont la fortune dépendait des aléas économiques et de l'autorité des propriétaires locaux.

Naturellement, cette aristocratie normande s'était étoffée et diversifiée au fil du temps. La classe des possédants avait grossi et incluait désormais des propriétaires membres de la *gentry*, qui était représentée à la Chambre des communes et dont le pouvoir se renforça à la faveur de l'affaiblissement des structures monarchiques dans les années 1640. Certains propriétaires prirent fait et cause pour le parlement pendant les guerres civiles; les terres n'étaient donc pas uniquement entre les mains des partisans du roi. Oliver Cromwell, qui allait devenir «Lord Protector» d'Angleterre, était ainsi membre de la *gentry*. Winstanley et les Diggers reprochent vivement aux nouveaux détenteurs du pouvoir politique issus de cette caste terrienne d'avoir trahi la révolution en pérennisant les structures foncières héritées de la conquête normande et en continuant d'asservir le peuple. Même s'ils sont moins féroce-ment traités

dans les écrits des Diggers que les «Seigneurs du manoir» et autres descendants des Normands, que Winstanley et ses amis abhorrent, tant cette classe aristocratique est liée au pouvoir royal, les membres de la *gentry* ne sont pas épargnés, surtout quand ils parsèment la campagne anglaise de clôtures et s'accaparent les communaux.

Les Diggers préconisent l'abolition du féodalisme importé en Angleterre par Guillaume le Conquérant, ce «joug normand» (*Norman Yoke*) qui symbolise la domination des puissants sur le peuple. Le mythe du joug normand était fréquemment convoqué dans les écrits des radicaux anglais du XVII<sup>e</sup> siècle; il imprègne par exemple, de nombreux pamphlets rédigés par les Niveleurs, mais les Diggers n'étaient pas en reste. Les structures agraires en constituaient une manifestation importante, mais le joug normand revêtait d'autres formes, toutes au service des hiérarques locaux – en premier lieu, impôts et justice. Winstanley et ses amis réprouvent dans leurs pamphlets l'iniquité de la fiscalité héritée de la conquête normande, d'autant plus qu'elle est associée au clergé entretenu par la dîme. Ils fustigent de la même manière le droit normand, écrit en français et en latin, qui ne peut être interprété que par des hommes de loi initiés à ses arcanes, empêchant de ce fait le peuple de défendre des droits.

La rudesse de la justice anglaise n'était pas une abstraction pour les Diggers; elle ne faisait pas davantage que servir une intention polémique. La petite communauté du Surrey en fit l'épreuve à plusieurs reprises. Certains des écrits qui figurent dans cet ouvrage détaillent les poursuites judiciaires dont les Diggers firent les frais. Ainsi, les occupants de St George's Hill durent-ils comparaître devant le tribunal de Kingston suite à une plainte déposée contre eux pour violation de propriété privée par Francis Drake, député et librentancier à Walton-upon-Thames. Ils se présentèrent devant le tribunal début juillet 1649, mais refusèrent d'avoir recours aux services d'un avocat, prétendant se défendre seuls. Leur démarche n'aboutit pas: ils ne furent pas entendus et le jury les condamna en leur absence à payer des dommages et intérêts au plaignant. Un huissier fut dépêché pour saisir du bétail qui appartenait prétendument à Winstanley, lequel raconte avec force émotion dans son *Avertissement à destination de la ville de Londres* (p. 85) la manière dont les vaches, objets de la saisie, furent malmenées par l'autorité judiciaire.

Autre lieu, semblable punition. Pourchassés par les *yeomen* et les tenanciers des terres de Walton-upon-Thames, Winstanley et ses compagnons se réfugièrent sur la terre voisine de Cobham Heath à l'été 1649. Ils eurent, cette fois-ci, maille à partir avec la bourgeoisie terrienne, principalement John Platt, un Seigneur du manoir, qui était en outre ministre de la paroisse locale. D'autres gentilshommes lui emboîtèrent le pas. La répression contre les Diggers fut intense: certaines de leurs maisons furent démolies en présence de soldats mandatés par le Général Fairfax après que le Conseil d'État, organe exécutif de la République d'Angleterre, eut été informé que les occupants s'étaient censément rendus coupables de troubles à l'ordre public. John Platt saisit la justice, et Winstanley et ses amis durent encore répondre de leurs agissements devant le tribunal de Kingston. Certains d'entre eux furent condamnés à une peine de prison d'un mois qu'ils purgèrent dans une geôle londonienne. Winstanley décrit dans le *Présent destiné au parlement* (p. 113), lettre ouverte adressée à la Chambre des communes et à l'armée à l'occasion de la nouvelle année, la répression que subirent les Diggers de St George's Hill et à Cobham de la part de leurs opposants locaux, mais aussi de celle de l'institution judiciaire, dont il affirme à l'envi qu'elle est gangrenée par des hommes de loi cupides aux ordres des dominants.

Cette justice, qui sert les puissants plutôt que les opprimés, Winstanley considère qu'elle est l'héritage de la conquête normande, et que ses procédures excluent de fait le peuple, en particulier les pauvres. Qu'il s'agisse de la propriété de la terre ou du fonctionnement de la justice, les manifestations d'un féodalisme encore prégnant dans l'Angleterre du XVII<sup>e</sup> siècle, malgré les évolutions des structures agraires, cristallisèrent l'opposition des mouvements radicaux que produisirent les guerres civiles anglaises, même ceux qui, comme les Niveleurs, ne prônaient pas l'abolition de la propriété privée.

Si, pendant le Moyen Âge et jusqu'à l'époque de la première modernité, l'Angleterre connut des jacqueries qui surgirent sporadiquement puis s'éteignirent, la décennie 1640, et l'année 1649 tout spécialement, favorisèrent l'émergence et l'expression de mouvements contestataires. De la rébellion napolitaine en 1647 aux divers épisodes qui constituèrent la Fronde contre Mazarin en France, plusieurs révoltes à l'échelle européenne émaillèrent cette décennie, mais aucune ne se mua en révolution, sauf dans les îles Britanniques. Si la

première guerre civile qui, entre 1642 et 1646, opposa les partisans de Charles 1<sup>er</sup> au Long Parlement, écorna l'autorité du roi, la deuxième guerre civile, en 1648, et le procès du monarque, qui se tint en janvier 1649, lui donnèrent le coup de grâce. Les troubles qui agitèrent les îles Britanniques au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle et, en premier lieu, ces guerres terriblement meurtrières, précipitèrent la chute de l'ordre monarchique. Celui-ci fut remplacé, à la fin de l'hiver 1649, par des structures républicaines, moins pyramidales mais tout aussi peu démocratiques. La monarchie de droit divin laissa sa place à une oligarchie issue principalement de la bourgeoisie terrienne. Entre-temps, la boîte de Pandore avait été ouverte : l'espace de la contestation fourmillait de voix dissidentes, celles des parlementaires contre le roi, celles des Indépendants et de nombreux soldats et officiers de la New Model Army contre la majorité presbytérienne à la Chambre des communes<sup>3</sup>, et celles de groupes radicaux – parmi lesquels se distinguent les Diggers – contre l'ordre politique et social établi. L'effervescence provoquée par ces groupes aux visées diverses, singulièrement les mouvements sectaires, était telle qu'elle ne peut faire ici l'objet d'un traitement exhaustif.

### Les Diggers et la religion

Le contexte religieux était propice à l'éclosion des voix plurielles évoquées ci-dessus. La matrice puritaine enfanta nombre d'entre elles. Il serait réducteur de tenir l'épanouissement

3. À l'issue de la première guerre civile, le parlement anglais – la Chambre des communes surtout – se polarisa autour de l'opposition entre sa majorité presbytérienne et une faction minoritaire composée d'Indépendants. Les différends entre ces deux groupes s'accrurent à la faveur de la deuxième guerre civile en 1648, et leurs relations s'envenimèrent à tel point que les Indépendants, soutenus par la New Model Army, commirent un putsch en décembre 1648, appelé dès cette époque *Pride's Purge* (« purge de Pride »), le colonel Pride étant à la tête du régiment qui marcha sur le parlement et évinça les députés presbytériens. Ce sont les députés autorisés à continuer de siéger qui érigèrent la cour de justice devant juger le roi. Presbytériens et Indépendants s'opposaient sur le règlement politique de la crise, les premiers appelant à un compromis avec le roi cependant que les seconds exigeaient de Charles 1<sup>er</sup> des concessions qui auraient mis à mal la monarchie de droit divin. Ils étaient également en désaccord sur les questions religieuses qui divisaient le pays : les presbytériens voulaient établir une Église d'État en lieu et place de l'Église anglicane alors que les Indépendants étaient des congrégationalistes qui rejetaient l'idée même d'Église nationale et militaient pour une forme de tolérance religieuse, plus ou moins large, laquelle excluait cependant le catholicisme et l'Église anglicane.

du puritanisme pour responsable de l'effondrement de la monarchie Stuart. L'expression « révolution puritaine », utilisée autrefois par l'historiographie Whig pour désigner les guerres civiles britanniques, n'est plus guère usitée aujourd'hui. Les historiens marxistes ont d'ailleurs ajouté, voire substitué, à l'explication religieuse une réflexion économique et sociale qui mit l'accent sur les mutations structurelles de l'économie et des rapports de classe caractéristiques des îles Britanniques du XVII<sup>e</sup> siècle. Cela étant, le creuset puritain contribua grandement à forger des dissidences. Ce n'était certes pas chose nouvelle car, dès la fin du XVI<sup>e</sup> siècle, s'exprimèrent en Grande-Bretagne des tensions entre les tenants de l'Église d'Angleterre récemment constituée (son acte de naissance remonte à 1534) et les chantres d'un calvinisme plus dur qui souhaitaient mener la Réforme à terme. Charles 1<sup>er</sup>, qui avait épousé une princesse catholique et française, Henriette Marie, et qui avait permis à l'archevêque de Canterbury William Laud, un de ses plus proches conseillers, de brider les tendances centrifuges au sein du protestantisme anglais afin de renforcer l'uniformité de l'Église d'Angleterre, fut accusé, au moment de son procès, de servir les desseins du catholicisme aux dépens de la Réforme.

Les puritains accusèrent l'Église d'Angleterre d'être complice des dérives autoritaires du roi Charles, et ce n'est pas un hasard si, au début de la première guerre civile, le parlement abolit l'épiscopat, donnant ainsi satisfaction aux presbytériens, lesquels demandaient l'élaboration d'une doctrine plus proche du calvinisme, singulièrement sur la question de la grâce, et la mise en place d'une Église nationale modelée sur l'Église d'Écosse, régie par des assemblées élues en lieu et place de la hiérarchie épiscopale. La prérogative royale telle que la concevait Charles ne pouvait s'accommoder de telles revendications, qui signifiaient la disparition de l'Église d'Angleterre créée par Henri VIII et consolidée par Élisabeth 1<sup>ère</sup>. Le roi donna cependant des gages aux presbytériens siégeant à la Chambre des communes, espérant ainsi briser le front qu'ils formaient avec les Indépendants. À l'issue de la deuxième guerre civile, ce furent toutefois ces derniers qui eurent le dessus, aidés par l'essentiel de la New Model Army, soldats comme officiers, dont un certain Oliver Cromwell, qui deviendra quelques années plus tard un quasi-monarque, sans ce titre ni la couronne afférente. Le général en chef de l'armée,

Thomas Fairfax, qu'eut l'occasion de rencontrer à deux reprises Gerrard Winstanley, était lui-même presbytérien. Il n'était pas favorable au régicide et quitta ses fonctions au début de l'année 1650 pour regagner sa retraite dans le Yorkshire.

Le mouvement congrégationaliste, auquel appartiennent les Indépendants, se développa pendant ces années troublées : les Églises indépendantes se multiplièrent, ainsi que d'autres congrégations, parmi lesquelles les «sectes» radicales. On connaît les Quakers, mais les Ranters («Divagueurs») ou les quinto-monarchistes, sont moins connus (les quinto-monarchistes – «Fifth-Monarchist Men» – étaient membres d'une secte millénariste qui fut active de 1649, année de l'exécution du roi Charles, à la Restauration en 1660). L'espace sectaire de l'Angleterre de la première révolution était concurrentiel, chaque groupe affichant ses spécificités et recourant à l'auto-promotion afin d'attirer des fidèles. C'était un espace mouvant, et il n'est pas rare de lire dans les autobiographies spirituelles publiées dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle le récit d'errances, d'Églises en sectes, suivant un parcours étrangement, et paradoxalement, balisé : leurs auteurs racontent comment ils quittèrent le giron de l'Église d'Angleterre pour rejoindre l'Église presbytérienne, puis une congrégation indépendante avant de devenir Baptiste, Seeker, Ranter pour l'un ou l'autre, et enfin Quaker.

Winstanley lui-même eut une trajectoire spirituelle sinieuse, mais typique des radicaux de son époque. Baptisé au sein de l'Église d'Angleterre, il fréquenta par la suite des cercles presbytériens, puis semble s'être rapproché des milieux baptistes au début des années 1640. Il prit toutefois ses distances avec eux et développa des conceptions religieuses proches de celles des Seekers, caractérisées principalement par un anticléricalisme revendiqué. Comme il était assez coutumier chez les adeptes du radicalisme religieux de la période des guerres civiles anglaises, Winstanley embrassa le quakerisme, encore qu'il ne devint Quaker qu'à la fin de sa vie.

Il n'est pas étonnant, dès lors, que les premiers écrits de Winstanley, publiés pendant l'année 1648 et au début de l'année 1649, possèdent une forte dimension spirituelle. S'élabore progressivement dans ces textes un communisme fortement imprégné de christianisme. Même les écrits qui accompagnent l'existence de la petite colonie agraire du Surrey laissent la part belle à des considérations mystiques

et millénaristes. Telle est en effet la pensée religieuse de Winstanley : anti-formaliste et anticléricale, elle rejette l'idée même d'organisation ecclésiale, *a fortiori* quand il s'agit d'une Église établie nationale, comme les Églises anglicane ou presbytérienne. Prônant un retour à une forme de christianisme primitif, Winstanley exprime son intérêt pour une pratique religieuse fondée sur des communautés de croyants affranchies des dogmes et des règles liturgiques. Il privilégie une relation directe, non médiatisée, avec la transcendance, qui se manifeste par une présence infusant son âme. Cette présence divine n'est pas très éloignée de la lumière intérieure telle que la décrivent les Quakers. En la nommant «Raison», Winstanley en donne une conception proche du déisme.

Les écrits spirituels de Winstanley sont, sans surprise, fortement nourris de références bibliques. Ses pamphlets politiques, plus polémiques, le sont également, comme le lecteur pourra aisément le constater<sup>4</sup>. Nous indiquons ici deux références bibliques qui irriguent les pamphlets politiques traduits dans ce livre, et une autre qui imprègne en particulier la critique que font les Diggers de leurs adversaires sectaires les Ranters. Sous-tendant l'égalitarisme de Winstanley et de ses apôtres – si l'on nous permet une boutade qui n'est peut-être pas complètement hors de propos –, il y a cette formule, présente en plusieurs endroits des Saintes Écritures, selon laquelle «Dieu ne fait point acception de personne» (Actes 10,34 et Deutéronome 10,17, entre autres). Le communisme des Diggers repose sur l'accès égal de tous aux ressources qu'offre la terre. L'appropriation par les dominants des biens qu'ils jugent comme étant communs à l'humanité entière, en premier lieu la terre nourricière, leur est insupportable. Selon eux, les rapports de possession, fondés sur la propriété privée, et les rapports de domination se confortent en une spirale infernale qui exclut les plus pauvres. Il ne saurait donc y avoir d'exclus dans la société voulue par Winstanley et ses compagnons, à cette importante réserve près, si notable dans les pages de *La loi de la liberté exposée dans un programme* (*The Law of Freedom in A Platform*) – utopie publiée en 1652 mais possiblement entamée lors de l'occupation de St George's Hill en 1649 –, que chacun doit contribuer par son

4. Nous avons fait le choix de recenser et de signaler, en note, les emprunts aux Saintes Écritures pour que le lecteur ne soit pas dérouté par telle ou telle métaphore ou référence qui pourrait lui paraître incongrue.

travail au bien-être de la société. Conformément à d'autres utopies parues à l'époque de la première modernité, l'*Utopie* de Thomas More au premier chef, celle de Winstanley prévoit la mise en place d'un contrôle social important qui se traduit par une répression proportionnée aux manquements des individus, notamment quand ils chercheraient à échapper au travail censé faire fructifier la société.

Inspirée par la Bible, l'égalité totale que prônent les Diggers dans leurs écrits politiques se double d'une humanité mâtinée de compassion à l'égard de leur prochain. Pour eux doit s'imposer la règle d'or présente dans les Évangiles de Matthieu (7,12) et de Luc (6,31): «Ce que vous voulez que les hommes fassent pour vous, faites-le de même pour eux.» On saisit toute la portée morale de cette formule, qui fait des individus, quelle que soit leur origine sociale ou quel que soit leur rang, des membres à part entière du genre humain. Semblable formule, qui considère tous les hommes comme des frères, connut une certaine postérité puisqu'elle accompagna en Angleterre le combat abolitionniste contre le commerce des esclaves. Il est impossible de dire, bien évidemment, si Winstanley s'y serait engagé, lui qui ne manifesta guère de commisération à l'égard de ses frères d'infortune irlandais maltraités par Cromwell – mais ceux-ci étaient, il est vrai, catholiques. En revanche, le sort des pauvres en Angleterre le préoccupe grandement et, d'un point de vue théorique au moins, la solidarité qu'il préconise prend un tour universel.

Égalité absolue et charité envers son prochain – ce «pouvoir de l'amour» qui doit l'emporter sur le «pouvoir de l'épée» – charpentent le communisme des Diggers, mais la mise en commun des biens qu'ils professent ne doit concerner que les ressources matérielles, pour essentielles qu'elles fussent, jamais les personnes. En tout état de cause, la communauté des biens ne saurait franchir le seuil de la cellule familiale. Afin de défendre sa réputation et celle de ses amis contre les accusations de libertinisme qui étaient portées contre eux, Winstanley convoque un verset de l'Épître aux Corinthiens, dont il fait la pierre de touche de sa plaidoirie dans le pamphlet où il se démarque sans ambiguïté des Divagueurs, individus dont il réprovoque les pratiques jugées licencieuses: «Que chaque homme ait sa femme et que chaque femme ait son mari» (1 Corinthiens 7,2). Les Divagueurs poussaient l'antinomisme, c'est-à-dire le rejet des lois terrestres, jusqu'à récuser

la notion même de péché et à exhorter la liberté sexuelle incarnée dans l'échangisme et dans la communauté des femmes. Telle n'était pas la conception de la société que proposaient les Diggers qui, pour être égalitaire, n'en devait pas moins obéir à des normes morales infrangibles.

Ainsi, la pensée politique des Diggers est fortement influencée par la vision idéale qu'avaient Winstanley et ses amis des premières communautés de chrétiens, quand la foi chrétienne, estimaient-ils, n'avait pas encore été dévoyée par la rapacité supposée des prédicateurs liés aux Églises établies. Le communisme ou communalisme des Diggers, si l'on préfère utiliser un terme moins orienté historiquement, était censément celui des apôtres et du christianisme primitif. Pour les occupants de St George's Hill, la propriété privée incarnait le mal. Elle était le signe de la Chute, celle du premier Adam, et devait, à ce titre, être abolie. Tous ses avatars, qu'il s'agisse de la monarchie, des Églises établies ou encore de l'appareil judiciaire, devaient être éliminés, pour que le monde, et l'Angleterre en premier lieu, fût rédimé et que pût advenir le règne du Christ sur la terre, ce second Adam épris de justice. C'est semblable creuset qui devait façonner la société des Diggers: la propriété privée devait être remplacée par la communauté des biens, les rapports de domination devaient être effacés au profit de l'égalité entre les hommes, et les guerres attisées par la convoitise et l'égoïsme devaient faire place à un monde apaisé et gouverné par l'amour de chacun pour son prochain (nous y reviendrons).

### **Les déboires des Diggers et la résistance aux rapports de domination**

Si la pensée politique des Diggers est infusée par les enseignements des Saintes Écritures et les pratiques des premières communautés chrétiennes, elle n'est pas réductible à ces apports, encore qu'ils soient essentiels et qu'en dernière analyse ils éclairent les théories de Winstanley et de ses amis. Les Diggers devaient faire face à des difficultés matérielles, ô combien terrestres, lesquelles sont relatées dans leurs pamphlets et reflètent les rapports de domination caractéristiques de la société anglaise de la première modernité.

Nous les avons déjà partiellement évoquées, mais examinons-les plus avant: lors de leur occupation de St George's Hill, puis de Cobham Heath, les Diggers affrontèrent une

opposition féroce, venant tantôt de petits propriétaires, tantôt de la bourgeoisie terrienne. La partie était inégale car le mouvement des *enclosures* était déjà bien engagé, qui encourageait la privatisation des communaux et provoquait, de ce fait, l'exclusion des paysans nécessiteux dont la survie était conditionnée par l'accès aux ressources agricoles. Si la parcellisation et la captation par certains de ce « trésor commun » que représentait la terre étaient garanties par l'autorité royale, elles ne se trouvèrent pas remises en question par le nouveau gouvernement républicain. Les structures du pouvoir monarchique furent remplacées par d'autres hiérarchies, mais ni la démocratie politique voulue par les Niveleurs ni la démocratisation économique, ou à tout le moins foncière, revendiquée par les Diggers, n'étaient à l'ordre du jour.

Pour autant, le sort des pauvres faisait l'objet de débats. La Chambre des communes se saisit de la question afin d'envisager des solutions pour soulager les victimes de la crise économique et agraire. On débattit dans les cercles cultivés, notamment celui de Samuel Hartlib, de la meilleure façon d'accroître les rendements agricoles et de moderniser les techniques de mise en valeur de la terre. Samuel Hartlib était au centre d'un réseau de lettrés européens, dont Jan Comenius, avec lesquels il entretenait une correspondance fournie et éclectique. Il œuvra, en outre, dans les coulisses du pouvoir en dirigeant à Londres un bureau d'adresses, par lequel transitaient de nombreuses nouvelles à la main. Le penseur républicain James Harrington, auteur de l'utopie *Oceana* (1656), défendait un système de propriété équilibré de nature à empêcher l'accumulation des ressources de la terre, mais ne remettait pas en cause l'idée d'un pouvoir politique fondé sur la propriété. En outre, Peter Chamberlen, descendant d'une famille de médecins, publia en 1649 un pamphlet intitulé *Le Défenseur des pauvres* (*The Poore Man's Advocate, or England's Samaritan pouring Oyle and Wyne into the Wounds of the Nation*, 1649) dans lequel il préconise la nationalisation, en une sorte de banque publique, des terres communales, ainsi que celle des domaines appartenant au roi et à l'Église d'Angleterre, dans le but d'offrir du travail aux pauvres. Toutefois, à la différence des Diggers, il ne rejette aucunement la propriété privée.

S'agissant de la mise en commun des terres, le propos de Winstanley et de ses compagnons est plus nuancé qu'il y paraît. Si les pauvres devaient pouvoir recouvrer la jouissance

des communaux dont ils avaient été dépossédés, la récupération de ce droit de jouissance ne devait pas s'accompagner de l'expropriation par la force des propriétaires terriens qui avaient érigé des *enclosures* ou qui revendiquaient la propriété exclusive des communaux. Dans certains des pamphlets, comme dans la lettre adressée au Général Fairfax en juin 1649 (p. 55), Winstanley ne remet pas en cause les droits de propriété existants, mais il conteste la privatisation des espaces communs. En d'autres termes, il propose que coexistent, provisoirement en tout cas, deux modèles agraires, économiques et sociaux. D'un côté, celui des terres déjà encloses, synonyme de propriété privée, aux mains de ceux que Winstanley nomme ses « frères aînés » ; de l'autre, un modèle communaliste revenant de droit au petit peuple, les « frères cadets », et fondé sur la mise en commun des terres et des ressources. Les Diggers envisagent donc un modèle politique, économique et social alternatif et autonome, non régi par les rapports de possession, et par conséquent de domination, ni par les relations marchandes.

Il n'est pas exclu que Winstanley et ses amis se soient livrés à une tentative de conciliation dont l'objectif était de ne pas se mettre à dos les propriétaires issues de la bourgeoisie terrienne, en particulier les dirigeants du *Commonwealth*. C'est peut-être ce qui explique que, selon eux, la propriété commune des terres ne pouvait advenir que par un renoncement volontaire des possédants à leurs titres de propriété, et non par une spoliation. Winstanley fait sans doute preuve d'un optimisme béat quand il considère qu'une société dépourvue de propriété privée s'imposera finalement pacifiquement par le libre consentement des dominants. C'est cette vision téléologique d'une Angleterre libérée de ses *enclosures* qui s'exprime dans *La loi de la liberté*, l'utopie de Winstanley. Il y souligne que les ressources des Diggers devront être mises en commun, emmagasinées dans des entrepôts spécialisés qui seront approvisionnés grâce au travail de tous et permettront aux familles d'y trouver librement « tous les fruits de la terre ainsi que d'autres produits fabriqués par des artisans », leur donnant ainsi la possibilité de subvenir aux besoins du foyer. Libre de toute relation marchande, le magasin est donc pour l'individu un symbole de son affranchissement des rapports de domination économique.

C'est une chose que de revendiquer la propriété collective de la terre. C'en est une autre que de joindre le geste à la

parole, ce que firent bel et bien les Diggers quand ils prirent possession des communaux de St George's Hill et de Cobham, suscitant ainsi l'ire des propriétaires, grands ou petits, qui se sentaient menacés par l'arrivée de ces «squatteurs». Un certain emballement médiatique, lequel s'éteignit aussi vite qu'il était né, et la pénétration d'un discours politique radical à la faveur de la diffusion grandissante de l'imprimé bon marché, incitèrent les autorités de la République à s'intéresser de plus près à ces occupants.

Suite à un courrier dénonciateur adressé par le *yeoman* Henry Sanders au Conseil d'État (l'organe exécutif du Commonwealth, la République anglaise nouvellement instituée), un régiment de la New Model Army fut dépêché à Walton-upon-Thames et, le 20 avril 1649, les deux dirigeants du groupe de Diggers, Gerrard Winstanley et William Everard, furent sommés de venir s'expliquer à Londres devant le général Fairfax et d'autres officiers. L'inquiétude grandissait dans les sphères du pouvoir, preuve en est cet avertissement lancé par le Conseil d'État : «Ce grand rassemblement [celui des Diggers] est peut-être annonciateur de troubles aux conséquences plus grandes et plus dangereuses.» C'est dire que l'affaire devait être prise au sérieux. Peut-être le Conseil d'État avait-il manifesté là une certaine prescience. Les Diggers du Surrey firent école, semble-t-il : au 1<sup>er</sup> janvier 1650, on dénombrait en effet une dizaine de colonies dans d'autres campagnes anglaises, de Cox Hall dans le Kent, au sud-est de l'Angleterre, à Wellingborough dans le Northamptonshire, au centre du pays. Sans exagérer ni surestimer l'impact de l'occupation de St George's Hill et de Cobham, l'on peut néanmoins percevoir de la part du gouvernement anglais l'expression d'une crainte concernant la diffusion possible à d'autres territoires du modèle communaliste promu par Winstanley.

Dès le début de l'occupation de St George's Hill, les membres de la petite communauté furent soumis à une interaction, pour ne pas dire une confrontation, avec des représentants institutionnels du régime. Ils se justifièrent dans un pamphlet intitulé *L'Étendard déployé des vrais Niveleurs*, premier écrit collectif des Diggers<sup>5</sup>. Ils interpellèrent par la

5. Ce texte ne figure pas dans le présent ouvrage car il a déjà été traduit en français : *L'Étendard déployé des vrais Niveleurs ou L'État de communisme exposé et offert aux Fils des Hommes*, trad. Benjamin Fau, Paris, Allia, 2007. Dans une

suite les Seigneurs du manoir et autres propriétaires terriens (*Déclaration du pauvre peuple opprimé d'Angleterre*, p. 43), les officiers de la New Model Army (*Lettre à Lord Fairfax*, p. 55), la Chambre des communes (*Appel à la Chambre des communes*, p. 71; *Présent destiné au parlement*, p. 113), la Cité de Londres (*Avertissement à destination de la ville de Londres*, p. 113), les dignitaires religieux des universités de Cambridge et d'Oxford ainsi que les hommes de loi des facultés de droit londoniennes (*Humble requête adressée aux docteurs des deux universités*, p. 189). Ce sont pour l'essentiel les élites politique, économique et culturelle – les dominants, pourrait-on dire – qui sont invitées à répondre aux doléances des Diggers. Dans un pamphlet plus tardif que la plupart des textes cités ci-dessus, *Appel à tous les Anglais* (p. 179), Winstanley et ses compagnons s'adressent au peuple d'Angleterre, qu'ils entendent galvaniser et rallier à leur cause. L'on ne peut mesurer avec précision l'impact de cet appel, mais force est de constater qu'il n'eut pas le retentissement souhaité. Deux pamphlets, *L'esprit de l'Angleterre déployé* (p. 165) et *Défense des Diggers* (p. 173) ne mentionnent pas explicitement de destinataires. Le second est une condamnation des Divagueurs et, en creux, se lit comme un plaidoyer *pro domo* alors que les Diggers subissaient la stigmatisation de ceux qui voyaient dans le communalisme de la petite colonie une tentative de sape de l'ordre moral. On leur reprochait de s'adonner à des pratiques licencieuses, comme on le reprochait aux Divagueurs, mais tous, peu ou prou, se voyaient affubler de l'étiquette peu glorieuse de Niveleurs. Quant à *L'esprit de l'Angleterre déployé*, qui se présente comme un dialogue fictif entre deux amis, il fait l'apologie de l'Engagement, serment d'allégeance à la République imposé à tous les hommes adultes depuis le 1<sup>er</sup> janvier 1650. Winstanley le souscrivit de son plein gré, pour qui cette marque d'adhésion valait non seulement reconnaissance *de facto* du régime républicain mais aussi approbation. Cette position inattendue le distingua de nombreux radicaux de l'époque – le dirigeant Niveleur John Lilburne prêta lui aussi allégeance à la République, mais il exprima bien des

autre édition du XVII<sup>e</sup> siècle, ce pamphlet porte un titre différent : *A Declaration to the Powers of England, and to All the Powers of the World (Déclaration aux puissances de l'Angleterre et à toutes les puissances du monde)*. Nombre des thèmes qu'il contient sont cependant repris dans les pamphlets publiés ici.

réerves. Les deux pamphlets que nous venons de décrire s'adressent donc à un lecteur fictif mais, de toute évidence, même les textes qui citaient leurs destinataires avaient vocation à être diffusés plus largement, du fait notamment qu'ils étaient publiés dans un format *in-quarto*, format caractéristique des écrits bon marché et polémiques circulant intensément pendant les guerres civiles.

On ne trouve pas, dans les écrits des Diggers, des pétitions à proprement parler, pourtant si largement répandues pendant les années 1640. Ces pétitions étaient adressées principalement au parlement et à la New Model Army. Si l'arme pétitionnaire n'était pas une nouveauté des années révolutionnaires, elle avait acquis en ces années une force de frappe redoutable. Les pétitions étaient en effet très souvent publiées et reproduites dans les journaux, ce qui leur assurait une diffusion notable, et elles pouvaient même devenir virales. Les Niveleurs en usaient largement, et les épouses des dirigeants Niveleurs emprisonnés au printemps 1649 s'en emparèrent pour tenter d'obtenir la libération de leurs maris. Aussi peut-il paraître étonnant que les Diggers n'y eussent pas recours, à tout le moins pour exposer leurs griefs. Encore eût-il fallu que quelqu'un pût les présenter aux institutions sollicitées. Quoi qu'il en soit, Winstanley, qui rédigeait probablement les pamphlets au nom de ses amis – certains des écrits portent même leurs signatures –, connaissait les codes qui présidaient à la rédaction et à la formulation de ces textes, lesquels sont dotés d'une forte puissance dialogique.

Les pamphlets réunis ici se caractérisent par une grande efficacité argumentative. Nous souhaitons résumer, de manière quelque peu schématique peut-être, l'argumentaire que déploie Winstanley dans l'un d'eux, la *Lettre à Lord Fairfax* (p. 55) pour souligner les ressorts de la démonstration menée par le Digger : 1/ Guillaume le Conquérant a soumis par la conquête les Anglais, qu'il a spoliés de leurs terres; 2/ le roi Charles 1<sup>er</sup> est un descendant de Guillaume; 3/ les Seigneurs du manoir sont les descendants des officiers supérieurs de Guillaume; 4/ la victoire des troupes parlementaires contre le roi Charles a signé la fin de la conquête normande : les Seigneurs du manoir ont donc perdu la partie et doivent renoncer à leurs privilèges; 5/ le peuple d'Angleterre a recouvré sa liberté et peut donc jouir des communaux de la même manière que les propriétaires terriens jouissent des

terres encloses; 6/ les lois qui sous-tendent les structures féodales de l'Angleterre doivent par conséquent être abolies; 7/ les structures de domination, singulièrement le travail au service d'un propriétaire terrien, considéré comme un esclavage, doivent disparaître. 8/ au-delà de l'abolition des structures de domination économiques et sociales, Winstanley et ses compagnons appellent de leurs vœux le retour du monde d'avant la Chute, point d'aboutissement de la réforme politique et religieuse entreprise ici-bas, qui s'achèvera quand les dites structures de domination seront mises à terre ou, pour paraphraser la référence biblique qui imprègne les écrits des Diggers, quand le dragon sera terrassé.

Toutes les démonstrations de Winstanley ne suivent pas le même schéma, et celle que nous avons résumée à gros traits est plus nuancée. Mais elle reflète bien son engagement, et celui des Diggers, aux côtés du « pauvre peuple opprimé », pour reprendre le titre d'un des pamphlets. Ces quelques propos empruntés au célèbre historien marxiste britannique et membre fondateur du Communist Party Historians Group, Christopher Hill, soulignent la profondeur et l'étonnante modernité de la pensée de Winstanley :

La pensée politique moderne commence avec la Révolution anglaise du xvii<sup>e</sup> siècle. [...] C'est à ce moment précis que Gerrard Winstanley mettait au point une théorie collectiviste préfigurant le socialisme du xix<sup>e</sup> et du xx<sup>e</sup> siècle et convoquant du passé une communauté villageoise en disparition. Winstanley avait compris ce point essentiel de la pensée politique moderne : le pouvoir étatique est lié au système de propriété et à l'ensemble des idées qui le sous-tend. Il est moderne également en ce qu'il appelle de ses vœux une révolution qui remplacerait la concurrence entre les individus par l'intérêt porté à leur prochain au sein de la communauté, et en ce qu'il souligne que la liberté politique ne saurait advenir sans l'égalité économique, ce constat signifiant l'abolition de la propriété privée et du travail salarié. [...] Winstanley croyait en la possibilité du progrès de l'humanité et entrevoyait un avenir qui ferait triompher la raison et la fraternité à l'échelle de la planète. [...] *L'Utopie* de Thomas More avait esquissé une société communiste, mais il s'agissait d'un jeu d'esprit, rédigé en latin, la langue de l'élite intellectuelle. [...] Les pamphlets de Winstanley furent publiés en langue anglaise, au paroxysme d'une révolution

de grande ampleur: ils avaient pour but de pousser à l'action les classes les plus pauvres. Winstanley fut le premier à fonder une colonie communiste, dont il espérait qu'elle ferait de nombreux émules. Ce n'est par conséquent ni la Russie, ni l'Allemagne, ni la France qui donnèrent au monde son premier programme communiste, mais l'Angleterre.<sup>6</sup>

Ces quelques lignes, révélatrices de la fulgurance de l'analyse de Christopher Hill, décrivent avec pénétration l'originalité de la pensée de Winstanley. Théorie et *praxis*: la vision que véhiculent les écrits des Diggers d'un modèle de société alternatif est d'autant plus riche d'enseignements qu'elle fut alimentée par l'expérience souvent douloureuse que fit la petite colonie agraire de sa survie dans les communaux du Surrey. Mais elles soulignent aussi deux aspects de l'œuvre de Winstanley sur lesquels, avant de conclure, il n'est peut-être pas inutile de dire quelques mots supplémentaires. Le premier touche à la question du rapport que ces pamphlets politiques entretiennent avec la tradition utopique; le second à celle des stratégies rhétoriques et des moyens littéraires mis en œuvre dans les textes que nous donnons ici à lire.

### Winstanley et la question de l'utopie

Winstanley est l'auteur d'un texte, *La loi de la liberté*, qu'on décrit parfois comme une utopie. En réalité, il n'est pas certain que le terme convienne à cette œuvre car son intention est moins descriptive que programmatique, voire juridique: *La loi de la liberté* est en effet adressée à Cromwell et se veut une contribution aux débats menés par le parlement au début des années 1650 sur des réformes d'organisation sociale à mettre en œuvre. Or la plupart des grands textes utopiques ont ceci de particulier qu'ils prétendent incarner leurs idées dans une société fictive concrète dont la description minutieuse forme le propos même de l'œuvre. Il ne s'agit pas de parler abstraitement de la loi idéale à mettre en œuvre à la manière d'un juriste (ce que fait, en un sens, Winstanley dans son «utopie»), mais de montrer comment celle-ci régit «réellement» l'activité sociale et politique d'un peuple imaginaire. Tandis

6. Christopher Hill (éd.), *Winstanley, The Law of Freedom and Other Writings* (Cambridge, Cambridge University Press, 1983), p. 9-10, citations extraites de la préface à cette édition anglaise des écrits de Winstanley (notre traduction).

que Winstanley prépare une organisation sociale à venir, les auteurs d'utopies s'efforcent de réaliser fictivement, c'est-à-dire de donner à voir, un modèle politique idéal. L'utopie répond à Thémistocle croisant l'émissaire d'une petite bourgade grecque qui pérorait magnifiquement: «Ami, à tes paroles, il manque une cité.» L'utopie fournit cette cité, elle est l'inscription à la fois imaginaire et concrète d'un idéal théorique. Mais cette inscription est aussi toujours en décalage par rapport à la situation historique concrète, soit qu'il s'agisse d'un pur jeu de l'esprit comme chez Thomas More, soit qu'elle se projette dans un ailleurs encore lointain, comme chez Francis Bacon.

Au moment où Winstanley rédige les pamphlets qui lui assureront la place qui est la sienne dans l'histoire des idées politiques – du moins de l'autre côté de la Manche –, l'Angleterre, en effet, a déjà produit deux grands chefs-d'œuvre de la littérature utopique. Comme on le sait, le terme «utopie» est l'invention d'un auteur, Thomas More, dont le titre le plus connu, *Utopia*, est devenu, par antonomase, le nom d'un genre littéraire et philosophique à part entière. C'est ce texte, publié en latin en 1516, que cite Christopher Hill, estimant qu'il esquisse, mais de façon purement ludique, le projet d'une possible société communiste. La différence principale entre More et Winstanley tiendrait donc à un double «décalage», et serait à la fois linguistique et programmatique, pour ainsi dire. Tandis que Winstanley rédige ses pamphlets en anglais et les conçoit comme des textes de combat visant à transformer réellement le monde dans lequel ils s'inscrivent, More porte un regard savant, érudit et oblique sur la réalité, invitant son lecteur à la transformer fictivement et mentalement, plutôt que concrètement ou politiquement. Chez More, la réalité est mise en question: il s'agit de dé-naturaliser ce qui est; chez Winstanley, elle est mise en accusation: il s'agit de préparer la transformation effective de ce qui a trop longtemps existé. Comme le suggère Carlo Ginzburg, la question posée par More (en latin, et donc pour l'élite) est: «Qu'arriverait-il si la propriété privée était abolie?»<sup>7</sup> Au contraire, chez Winstanley, la question se fait injonction: les philosophes n'ont fait qu'imaginer ce qui pourrait être. À présent, il faut agir, et non rêver. Winstanley l'affirme

7. Carlo Ginzburg, «L'Ancien et le Nouveau Monde vus depuis Utopie» in *Nulle île n'est une île. Quatre regards sur la littérature anglaise*, trad. Martin Rueff, Lagrasse, Verdier, 2005, p.47.

avec force et à plusieurs reprises dans ses pamphlets: «Nous n'avons pas d'autre intention en tout ceci que de suivre la loi de l'action juste et de nous efforcer de bannir de la création cette abomination qu'on appelle "propriété privée" et qui est la cause de toutes les guerres, de toutes les effusions de sang, de tous les vols et toutes les lois d'oppression qui rendent le peuple misérable» (*Déclaration du pauvre peuple opprimé d'Angleterre*, p. 53).

Voilà pourquoi, au contraire de celle de More, l'écriture de Winstanley ne s'enveloppe pas de mystère. Les Diggers n'hésitent pas à nommer les hommes et les lieux. Leur utopie – si c'en est une – doit advenir ici et maintenant, dans ce monde-ci et parmi des hommes tels que le pasteur Platt ou Lord Fairfax, qu'ils interpellent souvent vertement. À l'inverse, More s'amuse à brouiller les pistes. L'avocat qui débat avec le narrateur, dans le premier livre, et qui défend âprement la propriété privée, n'a pas de nom :

Un certain personnage lai très savant en vos lois assistait [à ce dîner]; je ne sais pas où il avait trouvé occasion de parler, mais il commença à louer diligemment l'âpre justice qu'on faisait là-bas [i.e. en Angleterre] des larrons, en racontant qu'en quelques endroits on en avait parfois pendu vingt à un gibet.<sup>8</sup>

Cet avocat est moins un personnage qu'un type social, et il n'est, en aucune façon, un personnage historique. Quant à l'île d'Utopie, son nom même désigne le non-lieu (*u-topos*) dans laquelle sa société idéale se déploie fictivement. Son inscription géographique disparaît, selon la belle formule de Louis Marin, «dans une toux et dans un chuchotement»<sup>9</sup>, puisque, au moment où le voyageur Raphaël Hythlodée en donne la situation précise, une confidence susurrée à l'oreille et un bruit parasite dissimulent cette information essentielle, nouvelle preuve du caractère ludique du texte de More, qui s'oppose à l'intention proprement politique des pamphlets de Winstanley :

Un malheureux hasard, je ne sais comment, nous [...] priva l'un et l'autre [de la situation de l'île d'Utopie]. Dans le même temps que Raphaël nous en parlait, survint un des valets de Morus qui disait

8. Thomas More, *Utopie*, édition de Guillaume Navaud, Paris, Folio, 2012, p. 59.

9. Louis Marin, *Utopiques. Jeux d'espaces*, Paris, Minuit, 1973, p. 116.

je ne sais quoi à l'oreille de son maître. Pour moi, je n'en fis que redoubler mon attention ; mais malheureusement quelqu'un de la compagnie, qui, à ce que je crois, s'était enrhumé sur l'eau, toussa d'une si grande force, que cela me fit perdre quelques-unes des précieuses paroles d'Hythlodée.<sup>10</sup>

Ce qui distingue l'œuvre de More de celle de Winstanley ne doit pas faire oublier qu'elles ont aussi leurs ressemblances. Les deux penseurs se rejoignent en effet sur certains points essentiels, à commencer par la dénonciation de l'ordre existant. Une large partie du premier livre de *l'Utopie* est consacrée à pointer l'injustice de la société Tudor, injustice qui conduit les puissants à condamner à mort les pauvres gens sans ressources, non sans les avoir au préalable acculés à voler. Car le choix qui se présente aux pauvres, souligne le narrateur, est aussi simple que cruel : soit ils se laissent mourir de faim, soit ils meurent sur l'échafaud après avoir été condamnés pour vol. Cette page célèbre, qui précède le non moins célèbre passage sur «les moutons mangeurs d'hommes», s'accorde en tout point avec la déploration de Winstanley dans son pamphlet *Humble requête adressée aux docteurs des deux universités* : «S'ils se livrent à la mendicité, ils leur donnent le fouet en vertu de la loi sur les vagabonds. S'ils volent, ils les pendent. Et s'ils se proposent de cultiver les communaux pour assurer leur subsistance, afin de n'avoir besoin ni de mendier ni de voler – ce qui enrichit l'Angleterre – ils ne le supportent pas non plus» (p. 210). Ainsi extraites de tout contexte, ces quelques lignes jettent un pont entre les deux œuvres, tant elles semblent pouvoir se rattacher à l'une comme à l'autre.

L'autre texte de la tradition utopique dont il faut ici dire un mot en relation avec nos pamphlets est une œuvre de Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide* (1626). Ce rapprochement s'impose d'autant plus que les idées baconiennes influencèrent profondément nombre de penseurs radicaux dans les années 1640-1650. Comme Thomas More, Francis Bacon fut à la fois philosophe et homme politique, et comme lui, il occupa la fonction de chancelier d'Angleterre. Mais *La Nouvelle Atlantide*, si elle présente des similitudes formelles, thématiques voire

10. «Lettre de Pierre Gilles à Jérôme Busleyden...», in Thomas More, *Utopie*, op. cit., p. 239-240.

stylistiques avec l'*Utopie* de Thomas More – par exemple son incertaine situation géographique, quelque part dans les mers du Sud au large du Pérou – n'a, en apparence du moins, que peu à voir avec la prose enflammée de Winstanley. Il s'agit avant tout, pour Bacon, de mettre en image les idées philosophiques qu'il a théorisées tout au long de sa vie, au premier rang desquelles se trouve son grand projet de réforme de la science. La question de l'injustice sociale ou celle de la pénurie et de l'indigence n'y sont pas directement abordées. Si elles ne sont néanmoins pas absentes de l'utopie scientifique composée par Bacon, c'est parce qu'elles y figurent en creux. Elles ont été éradiquées, de sorte que c'est leur disparition même qui fait sens, puisqu'elle signale la réussite de cette organisation sociale alternative qu'est l'utopie. En réalité, la science de la Nouvelle Atlantide est si avancée qu'elle parvient à supprimer toute pauvreté : Bensalem – c'est le nom de l'île – est une société d'opulence. Le luxe, la richesse et le confort matériels y ont toute leur place car Bacon, qui ne détestait pas l'aisance, veut montrer qu'une science digne de ce nom peut faire le bonheur de l'humanité en produisant « toutes les choses possibles ». Le bonheur des hommes – si le mot n'est pas trop grandiloquent – ne passe pas par le partage équitable des ressources existantes, l'abolition de la propriété privée et un accès libre à la terre, comme chez Winstanley, mais par l'accroissement indéfini des ressources disponibles : ce dont on a besoin, il suffit de le produire car, selon la formule du *Novum Organum*, le grand texte philosophique de Bacon, « ce qui vaut comme cause dans la spéculation vaut comme règle dans l'opération » (*Novum Organum*, I, §3). Cet aphorisme philosophique, le hiérarque qui préside aux destinées des habitants de l'île de Bensalem le traduit un peu différemment mais l'idée reste la même. Le problème de la distribution est réglé par l'efficacité de la production, laquelle est garantie *in fine* par la perfection de la science des Bensalémmites : « Notre Fondation a pour but de connaître les causes et les ressorts secrets des choses, et de repousser les bornes de l'Empire Humain jusqu'à pouvoir réaliser toutes les choses possibles. »<sup>11</sup>

Il reste que, chez More comme chez Bacon ou Winstanley, se déploie une réflexion qui vise à mettre en cause

11. Francis Bacon, *La Nouvelle Atlantide* in *La Nouvelle Atlantide et autres textes littéraires*, trad. Mickaël Popelard, Paris, Classiques Garnier, 2022, p. 206.

l'organisation sociale existante pour lui substituer, soit réellement, soit fictivement, comme on l'a vu, une société plus juste, plus équitable et plus heureuse. Mais on voit aussi que, derrière la question de la disponibilité des ressources, se profile celle de leur équitable répartition, et donc des inégalités sociales. Sur ce point, Winstanley – peut-être consciemment, mais plus sûrement fortuitement – emprunte à l'une et à l'autre de ces utopies. Comme More, chez qui l'or et l'argent sont choses méprisables, tout juste bonnes à fabriquer des chaînes pour les prisonniers et des pots de chambre pour tout un chacun, Winstanley n'a de cesse de critiquer la convoitise (« *covetousness* ») des hommes. La cupidité qui pousse les uns et les autres, et surtout les Seigneurs du manoir et les propriétaires terriens, à accaparer les terres et les biens n'a pas de place dans la société que souhaitent construire les Diggers. Mais, comme chez Bacon, l'égalité dans l'accès à la terre, condition d'une vie digne, n'implique pas la stricte égalité des conditions sociales. Comme on l'a déjà souligné plus haut, il ne s'agit pas, pour Winstanley, de remettre en cause les droits de propriété existants. Ce qu'il conteste, c'est la privatisation des espaces communs. D'où la coexistence, au moins provisoire, de deux modèles agraires, économiques et sociaux, l'un fondé sur la mise en commun des biens et l'égalité de tous et de chacun, l'autre sur la propriété privée et cette stratification sociale si chère aux sociétés Tudor et Stuart – celle-là même que Bacon, Lord Verulam, ne peut s'empêcher de transposer dans son utopie scientifique, où le peuple, silencieux et hiératique, accueille le « Père » de « la Maison de Salomon », l'institution scientifique de l'île, avec tous les honneurs dus à son rang.

Gerrard Winstanley (1609-1676) n'est le contemporain ni de Francis Bacon (1560-1626) ni, a fortiori, de Thomas More (1478-1535). En revanche, il traverse la même époque troublée que deux autres figures majeures des lettres anglaises, à savoir Thomas Hobbes (1588-1679) et John Milton (1608-1674), dont les œuvres portent la trace, pour le premier, de la même violence politique, et pour le second de la même intense religiosité. Le point de départ de Winstanley n'est pas sans évoquer, en un sens, le chaos de l'état de nature tel que Hobbes le théorise dans son *Léviathan* (1651) où chacun a droit à tout ce que sa force peut défendre, de sorte que la vie humaine est, comme l'écrit Hobbes, « solitaire, misérable, dangereuse, animale et brève » (*Léviathan*, chapitre XIII). « On peut se faire une idée

de ce qu'est le genre de vie là où n'existe aucune puissance commune à craindre», ajoute Hobbes dans le même chapitre, «par le genre de vie dans lequel sombrent, lors d'une guerre civile, ceux qui vivaient précédemment sous un gouvernement pacifique.» Mais la société que combat Winstanley a survécu à la guerre civile et elle n'est précisément pas l'état de nature hobbesien: dans un tel état, il n'y a, en réalité, ni propriété, ni pouvoir, ni distinction entre le tien et le mien. Le pouvoir qui opprime les Diggers, au contraire, s'appuie sur un droit positif qui n'a rien à voir avec la force brute à laquelle se réduit le droit naturel. Ce droit positif n'est autre que le droit hérité de la conquête normande, et c'est un droit qui écrase et asservit les plus faibles, au lieu de les protéger et de les libérer: «Cinquièmement, si vous instituez les vieilles lois normandes selon lesquelles les Seigneurs du manoir continuent à posséder les communaux et les terres vaines, alors vous perpétuez l'ancien vol et l'ancien meurtre normands, car les Seigneurs du manoir en vinrent à tyranniser le peuple anglais et à le réduire en esclavage par le meurtre et par le vol perpétrés par Guillaume le Conquérant» (*Appel à la Chambre des communes*, p. 79). À de nombreuses reprises, dans ses pamphlets, Winstanley dénonce la manière dont le droit vient au secours des puissants et dont ceux-ci se servent de la loi pour opprimer ceux qui contestent leur domination sociale et politique – tout en envisageant, dans la *Loi de la liberté*, un droit qui ne soit plus un instrument d'oppression aux mains des classes dominantes, mais un instrument de libération, au service de tous.

C'est précisément cette oppression, et la manière dont elle se trouve garantie et renforcée par la loi issue de la conquête normande, qui fait naître chez Winstanley l'idée d'une société meilleure et plus juste, car plus égalitaire. Il raconte d'ailleurs comment cette certitude lui est venue, sans qu'il la tire d'un livre ou d'un maître. C'est une voix intérieure, sorte de révélation divine, qui s'impose à lui et qui le pousse à se faire l'ardent défenseur d'une organisation sociale fondée sur l'égalité et sur la justice, et surtout sur le droit de tous à la terre:

Je fus également conduit à me tourner vers le Père de la Vie de la façon suivante dans mes débats intérieurs: «Père, tu sais ce que j'ai dit ou écrit au sujet de cette lumière, à savoir que ce fut toi qui me révélas librement que la terre sera rendue à son état premier et qu'elle deviendra un trésor commun pour l'humanité,

sans distinction entre les personnes. Je ne l'ai jamais lu dans aucun livre et ne l'ai pas plus entendu dire par aucun être de chair et de sang avant de le comprendre pour la première fois, en moi-même, à partir de tes enseignements. Ce n'est pas une idée que l'on m'a enseignée ou que j'ai imaginée. Ce n'est pas l'amour égoïste de ma propre personne qui me pousse à entreprendre cette tâche mais la force de l'amour dont le flot embrasse la liberté et la paix de la Création tout entière, amis comme ennemis, et même ceux qui m'oppriment et veulent faire de moi leur mendiant. Et puisque j'ai obéi à cette voix qui m'enjoint de proclamer cette vérité et de la mettre en œuvre, je suis haï, vilipendé et opprimé de toute part (*Avertissement à destination de la ville de Londres*, p. 100).

Comme le souligne Hill à juste titre, la société dont rêve Winstanley est une société de liberté, d'égalité et de fraternité: une société où chacun aurait un libre droit à la culture de la terre, où tous seraient traités en égaux et se considéreraient comme des frères anglais. Mais il sait bien que cette société relève de l'utopie et qu'elle ne se réalisera pas immédiatement. Les intérêts économiques sont trop puissants. C'est la convoitise, et non l'amour, qui règne dans le cœur des hommes, surtout lorsqu'ils sont riches et puissants. C'est pourquoi, comme on l'a dit plus haut, il plaide pour une solution transitoire, un état social intermédiaire dans lequel les inégalités ne seraient pas abolies mais où la liberté aurait droit de cité sous la forme d'un accès garanti aux communaux. Constatant que la fraternité n'est pas le fort des hommes, mais attendant néanmoins qu'ils se convertissent à l'amour – ce qui ne manquera pas d'arriver, estime-t-il –, Winstanley accepte de battre en retraite sur le front de l'égalité pour mieux avancer sur celui de la liberté (c'est-à-dire d'un accès non entravé à la terre des communaux): ce qu'il souhaite, avant tout, c'est permettre aux pauvres de vivre dignement de leur travail de la terre, sans avoir à vendre leur force de travail. Il ne s'agit pas non plus pour Winstanley de détruire physiquement ou de vaincre militairement ses ennemis car ce serait se rendre coupable de la même violence qu'eux. Winstanley ne doute jamais que les pauvres remporteront la victoire, même si ce n'est ni aujourd'hui ni demain. Il suffit d'attendre le triomphe du Christ dont le «pouvoir de justice se lèvera et s'étirera de l'orient à l'occident, et du nord au sud, emplissant le monde

de ses bienfaits et abattant le pouvoir royal maudit» (*Présent destiné au parlement*, p. 116).

On voit donc ce qui distingue le projet de Winstanley d'une société véritablement communiste. Outre que la référence à Dieu est omniprésente et que la transformation sociale et politique attendue suppose chez lui un plan de transcendance, la société nouvelle dont il rêve ne se situe pas devant nous, mais derrière nous, c'est-à-dire avant la conquête normande, et même avant la Chute. L'avenir rêvé ne se construit pas collectivement dans le dépassement des contradictions socio-économiques présentes. C'est un progrès qui prend la forme d'une «régression», d'un retour en arrière ou d'une «révolution» (au sens étymologique du mot) et qui s'accomplit patiemment dans l'attente de la loi de justice. Ce n'est pas une marche inéluctable vers une société sans classes, mais un retour au monde prélapsarien et à une forme de société chrétienne primitive fantasmée.

Est-ce à dire que ces textes sont irrémédiablement datés, voire périmés, à l'inverse de ce que semblait affirmer Christopher Hill? Oui et non. En un sens, ils le sont certainement et il serait absurde de prétendre les arracher, par un geste de récupération anachronique, à leur moment historique, à leur terreau social, culturel, intellectuel. Mais nous voudrions conclure cette introduction en suggérant que c'est précisément par leur étrangeté et par leur singularité qu'ils peuvent continuer à nous intéresser, et cela sur un triple plan: historique, politique et poétique.

#### **Modernité des Diggers : histoire, politique, littérature**

Pourquoi lire les écrits des Diggers aujourd'hui? La première raison, on l'a déjà dit, est historique. Winstanley appartient à une période très singulière de l'histoire anglaise, celle des guerres civiles et de la Révolution, période qui reste largement méconnue en France. Les textes rassemblés ici constituent donc des sources primaires qui font revivre avec force les rapports sociaux et la lutte des classes de l'Angleterre des années 1640, comme cette introduction tente de le rappeler. Ils racontent la violence de la répression organisée par les propriétaires terriens à l'égard des Diggers, qui furent battus et dont les maisons furent réduites en cendres, de peur que l'ordre social ne vacille complètement: «[le pasteur Platt] se présenta

accompagné d'une cinquantaine d'hommes. Quatre ou cinq d'entre eux avaient été recrutés par ses soins pour mettre le feu aux maisons des Diggers. Certaines personnes qui se trouvaient sur place lui dirent de n'en rien faire car le bois pourrait servir, et il répondit: "Non, non, réduisez leurs maisons en cendres, afin que ces païens, qui ne connaissent pas Dieu, ne puissent pas les reconstruire. Car si vous ne touchez pas au bois, ils bâtiront derechef"» (*La terre, dans son entièreté, est le trésor commun*, ici p. 208).

La deuxième raison est politique. Comme l'a noté James Alsop, l'un des grands spécialistes de la période, Winstanley est sans doute «le plus obscur de tous les Anglais auxquels ait été reconnue une quelconque importance historique depuis la fin du Moyen-Âge»<sup>12</sup>. Winstanley est, en quelque sorte, «un illustre inconnu». C'est une voix populaire qui se hisse à la hauteur des puissants qu'il interpelle. Ses pamphlets sont d'ailleurs souvent rédigés comme des adresses, des requêtes, ou des appels sans concession – les titres en témoignent de façon éloquent. Winstanley ne mâche pas ses mots et le moins qu'on puisse dire est qu'il ne cède jamais à la moindre flagornerie:

Prenez garde à ceci, vous les Seigneurs du manoir et les propriétaires terriens: dussiez-vous me tuer ou m'affamer en prison, sachez que plus grands seront vos efforts, plus lourd sera votre cœur. Quels que soient les efforts que vous déploieriez pour faire obstacle à la liberté de tous, vous serez perdants en fin de compte. Je veux dire par là que vous perdrez votre royaume de ténèbres, même si je dois perdre mon gagne-pain, c'est-à-dire les vaches qui me permettent de vivre, et si je dois aller en prison. [...] Hélas, vous pauvres taupes aveugles, vous vous efforcez de me priver de mon gagne-pain, et de la liberté dont jouit cette pauvre enveloppe de chair qu'est mon corps, cette demeure où je réside pour un temps. Quant à moi, je m'efforce de détruire votre royaume de ténèbres, d'ouvrir les portes de l'enfer, et de briser les liens démoniaques avec lesquels vous êtes attachés, afin que vous, mes ennemis, puissiez vivre en paix. Et tel est tout le mal que je vous souhaite (*Avertissement à destination de la ville de Londres*, ici p. 104-105).

12. James Alsop cité par Thomas Corns, Ann Hughes et David Loewenstein dans leur introduction à l'édition anglaise des œuvres complètes de Winstanley, *The Complete Works of Gerrard Winstanley*, Oxford, Oxford University Press, 2001, p. 2.

La dernière raison, qui apparaîtra peut-être à la lecture du passage que nous venons de citer, est littéraire. Car la prose de Winstanley est animée d'une véritable puissance rhétorique, quand elle n'est pas traversée de fulgurances poétiques. Certains critiques<sup>13</sup> n'hésitent pas à faire de notre Digger l'un des grands prosateurs anglais du XVII<sup>e</sup> siècle, au même titre que Francis Bacon, John Donne ou Andrew Marvell. Ce qui semble nous éloigner de Winstanley – son étrangeté – est aussi ce qui fait que ses textes sont une œuvre, au sens plein du terme. Ainsi en est-il des citations bibliques censées garantir la vérité de la thèse défendue par Winstanley : cette manière de fonder théologiquement la vérité nous est devenue étrangère, et cependant elle donne lieu à bien des passages poétiques et à nombre d'emprunts métaphoriques, de sorte que la répétition des mêmes images, des mêmes syntagmes, des mêmes mots parfois (l'Agneau, le Dragon, le droit de création) finit par prendre les accents hypnotiques d'une longue et puissante incantation poétique.

Il en va de même, nous semble-t-il, des métaphores. Celles-ci sont tantôt empruntées aux Écritures, tantôt forgées par Winstanley lui-même. Elles déploient, sous les yeux du lecteur, tout un monde végétal et animal qui donne son sel et sa couleur au propos politique. Qu'on considère, par exemple, le passage suivant, où Winstanley, dénonçant la verticalité écrasante de la société anglaise de son temps – mais on pourrait en dire autant, sans doute, de nos sociétés contemporaines –, figure la stratification sociale sous l'apparence d'un grand arbre aux hautes branches, lesquelles maintiennent le peuple dans l'obscurité :

Et vous qui vous plaigniez, vous voici soutenus et libérés, et voilà l'arbre de la tyrannie privé de sa ramure supérieure, et le pouvoir royal qu'elle incarne est abattu. Hélas, l'oppression est encore un grand arbre et empêche toujours le pauvre peuple de voir le soleil de la liberté ; il possède de nombreuses branches et des racines vigoureuses qu'il faut arracher pour que chacun puisse chanter en paix les cantiques de Sion. Il existe à présent trois branches supplémentaires de pouvoir royal, plus solides que les autres, qui font régner une oppression effroyable sur ce pays : il s'agit du pouvoir des prêtres qui, par la dîme, nous extorquent un dixième de

13. Tels que Corns, Hughes et Loewenstein, *Ibid.*, p. 65-69.

notre labeur ; de celui des Seigneurs du manoir qui empêchent les pauvres d'utiliser librement les terres communes et les terres vaines ; et de l'oppression insupportable que font peser les lois scélérates comme les mauvais juges, lesquels corrompent les bonnes lois. Ces branches de la conquête normande et du pouvoir royal sont encore vivantes ; il faut les réformer (*Présent destiné au parlement*, p. 118).

Bien que Winstanley prenne soin de multiplier les images, celles-ci sont toujours frappantes. Interpellant le parlement, il annonce que si celui-ci ne fait pas de nouvelles lois, il s'enfoncera plus encore dans la boue, comme s'il pataugeait dans un marécage irlandais. Pire encore, il s'y noiera et le lecteur voit soudain s'agiter l'image pitoyable d'un député englué jusqu'au cou – et même plus encore – dans la vase immonde d'une tourbière : « Faute de quoi vous vous enfoncez encore davantage dans la boue où vous pataugez déjà, comme si vous étiez prisonniers d'un marécage irlandais. Vous avez en effet déjà sombré si bas qu'il devra avoir de bons yeux celui qui vous repèrera » (*Présent destiné au parlement*, p. 119). La langue de Winstanley ne manque pas non plus d'une certaine verdeur. Il n'hésite pas à citer la Bible pour mieux vilipender les juges et les hommes de loi, dans une comparaison audacieuse avec la catin de Salomon : « En effet, feignant d'être justes, les juges et les hommes de loi achètent et vendent la justice pour de l'argent, puis s'essuient la bouche comme la catin de Salomon et disent : "C'est là mon métier" [Proverbes, 30,20], et cela ne les dérange nullement » (*Ibid.*, p. 123). Plus loin, il animalise ses adversaires en les dépeignant sous les traits d'un chien servile qui agite la queue après qu'on lui a donné un os à ronger : « Une fois que, sous la contrainte, ces pauvres esclaves eurent démolé la maison, leurs maîtres leur donnèrent dix shillings comme pourboire. Là-dessus, ils se firent des sourires, poussés par la crainte, comme un chien soumis à son maître quand il lui donne un os et le menace de son fouet, mange, lève les yeux et remue la queue » (*Ibid.*, p. 131).

Les images ne sont pas toutes violentes, néanmoins, ni le ton vindicatif. La liberté, rappelle-t-il dans une métaphore qui matérialise la servitude des Diggers, tout en soulignant l'écart qui oppose les actes ultérieurs aux belles promesses initiales, ne doit pas être « emprisonnée entre les deux fermoirs d'un livre dans des phrases qu'on peut lire,

ni résider dans le titre creux de “victoire” : ce doit être une liberté dont on jouisse véritablement, ou alors, elle ne nous profitera en rien» (*Humble requête adressée aux docteurs des deux universités*, p. 203).

Curieusement, ce qui caractérise le style de Winstanley, c’est donc un singulier mélange de variations et de répétitions. Les passages narratifs y alternent avec les moments lyriques, voire mystiques, de sorte que la prose de Winstanley est un patchwork de citations de la Bible, d’épisodes narratifs, d’interpellations à la deuxième personne, d’envoies poétiques. D’un côté, Winstanley affectionne la rigueur des listes et des catalogues : ses pamphlets comportent souvent un moment récapitulatif où il énumère tantôt les raisons à l’appui de sa thèse, tantôt les souffrances subies par les Diggers. De l’autre, il aime la *copia verborum* et le lecteur peut choisir de laisser son imagination vagabonder au rythme des digressions mystiques de l’auteur. L’agneau et le dragon rouge y deviennent des personnages récurrents :

En vérité, l’expérience nous montre qu’à travers ce travail commun de la terre et des fruits de la terre se manifeste une bataille rangée entre l’agneau et le dragon, entre l’esprit d’amour, d’humilité et de justice (c’est l’agneau qui se fait chair) et la puissance de l’envie, de la jalousie et de l’injustice (c’est le dragon qui se fait chair). [...] Et ces deux puissances s’affrontent dans le cœur de chaque homme, et poussent chaque homme à affronter son prochain, et ces affrontements dureront jusqu’à ce que soit abattu le dragon, dont le jugement et la chute approchent à grands pas ; il convient donc que les cœurs justes servent le Seigneur avec patience afin de voir quelle fin il donne à toutes les agitations du monde (*Lettre à Lord Fairfax*, p. 56).

On peut bien sûr faire de ce passage une lecture religieuse ou noter la profonde culture biblique de l’auteur, ce qui n’est nullement exceptionnel à l’époque où écrit Winstanley. Mais – surtout si le lecteur ne partage pas cette connaissance intime que Winstanley et nombre de ses contemporains avaient des textes bibliques – on peut aussi choisir de se laisser surprendre par la force de telle image ou par la charge poétique de telle ou telle comparaison inattendue. Ainsi – et même s’il s’agit d’une image que Winstanley n’a pas créée puisqu’il l’emprunte au Nouveau Testament –, l’idée que «le peuple a subi

la chaleur du jour» évoque soudain l’image d’un peuple recru de fatigue et brisé par ses dures journées de labeur sous un soleil brûlant : «Les gens du peuple faisant partie de la nation, d’autant plus qu’ils ont subi la chaleur du jour [Matthieu 20,12] la plus intense en abattant l’opresseur, la nation ne pourra pas vivre en paix tant que les pauvres et opprimés seront dans le besoin» (*Présent destiné au parlement*, p. 135).

Homme du XVII<sup>e</sup> siècle, Winstanley connaît la force de la rhétorique. Il sait que pour être convaincante, une idée doit être mise en forme : la *dispositio* et l’*elocutio* comptent autant que l’*inventio*. Sur ces deux plans, c’est-à-dire sur le plan des idées ou du contenu comme sur le plan de l’expression ou du style, son œuvre est forte, singulière, originale. Pourtant, comme on l’a dit, les Diggers n’eurent jamais gain de cause. Plus étrangement encore, Winstanley retourna, à la fin de sa vie, à une forme de normalité idéologique, acceptant même, semble-t-il, de faire partie de cette *gentry* qu’il avait pourtant tant décriée. Les historiens s’interrogent sur ce mystère biographique. Il n’en reste pas moins que ce singulier Digger aura, comme il l’a écrit lui-même, dit ce qu’il avait à dire. Mieux encore, il aura tenté de mettre ses idées généreuses en pratique, œuvrant et écrivant sans relâche pour défendre la cause des pauvres et des opprimés : «Je m’arrête ici, m’étant engagé autant que j’en ai la force au service de la justice. J’ai écrit, j’ai agi, je suis en paix. Il me faut maintenant attendre de voir l’esprit faire son œuvre dans le cœur des hommes et de voir aussi qui de l’Angleterre ou d’un autre pays sera le premier où la vérité s’installera, triomphante» (*Ibid.*, p. 162).

Qui, au milieu ou au soir de sa vie, peut en dire autant ? Il est significatif que, plus de trois cents ans après et dans un tout autre contexte, les *California Diggers* de San Francisco, artistes urbains, aient redonné vie à l’héritage de ces «opprimés de la terre». Nous espérons que, par-delà les siècles, les pamphlets de Gerrard Winstanley et des Diggers susciteront également l’intérêt des lecteurs d’aujourd’hui.

Laurent Curelly & Mickaël Popelard,  
novembre 2022.